



La petite FABRIQUE DE TEXTES



JOURNAL DU CONFINEMENT

N°45 - 04 mai 2020

COVID, DEUX QUESTIONS ET VOUS. 08

o Je n'ai jamais autant parlé avec mon téléphone.

o J'aimerais qu'il disparaisse et embrasser les gens que j'aime.

CLAUDE

*

o Je l'ai sillonnée en tous sens pour faire mon heure de marche et profiter des parfums, des couleurs et des cancanements des canards qui survolent la ville à la recherche désespérée d'un humain pourvoyeur de pain dur, entendre le bruissement des taillis où circulent les lézards et les mulots, câliner les chats ahuris de tant de calme qui viennent se frotter aux premières jambes qui passent.

o Je voudrais que l'on déclare un confinement un mois sur deux et retrouver mes divagations dans les rues désertes, saluer des inconnus qui sourient enfin quand on les croise.

SYLVIE

*

o Je me lave les mains quarante fois par jour en n'omettant pas de les crémér généreusement ensuite pour éviter de ressembler à un vieux crabe ; à croire que je ne les dégrassois jamais.

o J'aimerais que notre société devienne polie et plus souriante, particulièrement avec tous les travailleurs invisibles qui sont indispensables.

LAURENCE

*

o Je n'ai jamais trouvé autant de bonnes raisons de monter/descendre mes 4 étages pour faire de l'exercice.

o J'espère garder le même enthousiasme (surtout pour les monter!).

JOVAN

*

o Je traverse la rue sans regarder.

o J'aimerais perdre cette nouvelle habitude à temps après le Grand Enfermement...

THIERRY

*

JOUR DE FÊTE À L'EHPAD

Sans le réchaud et la poêle dans le recoin, ce serait un après-midi comme un autre. Il y a ceux qui somnolent, accoudés à la table, ils ouvrent l'œil parfois, semblent à peine surpris de ce monde autour d'eux. D'autres se sont avachis en travers de leur fauteuil dans des poses maladroitement, le sommeil les a pris au dépourvu, cheveux en pétard. Il y a ceux qui sont là de toute éternité, statufiés, le visage inexpressif donne à la silhouette une inquiétude tragique. Quelques-uns bavardent, échangent un regard, le silence parfois les engloutit au milieu d'une phrase.

Et puis il y a ceux qui déambulent, absorbés dans une incessante pérégrination et, glissant progressivement vers la pénombre, empruntent la passerelle, le couloir des chambres, avant de refaire à rebours le chemin vers la lumière pour déboucher sur l'agora, ses alignements de visages inconnus, son étrange musique de fond, le jour qui entre dru par les baies vitrées. Toute une ville dont la signalétique, les couleurs, les ambiances ont été conçues pour permettre à ces étonnants voyageurs de ne pas lâcher, pas tout de suite, pas trop vite, le petit fil d'Ariane qui les relie encore à leur vie.

Mais il y a la poêle sur le réchaud, le saladier plein à ras bord d'une pâte crémeuse et cette odeur qui point, il faut fouiller jusqu'à l'enfance pour la reconnaître : les crêpes du Mardi-Gras. Des Bohémiennes s'activent aux fourneaux : clinquant des robes et foulard noir sur les cheveux, comme on s'habillait vers les dix ans pour aller quêter des bonbons et des œufs. Un petit groupe les entoure, scrutant leurs gestes avec étonnement. Une résidante se propose de sucrer les crêpes, un large chapeau de paille rehausse l'élégance de sa tenue.

Mais on s'agit à l'autre bout de la pièce parce que... Ah!, il vient d'arriver. Il enfle ses bretelles, laisse aller deux trois fois le soufflet comme un gros chien qui s'ébroue et l'accordéon expire son premier accord. On entend un Ah! de contentement sans bien repérer qui l'a poussé, et le refrain démarre mezzo, *C'est la romance de Paris...*, rien de tel qu'un petit Trenet pour raviver les souvenirs. Une femme bat des mains, une autre plonge dans un ravissement qui lui balance doucement la tête de droite et de gauche et agite le collier dont elle s'est parée. Parce que *Les après-midi où l'on chante, on se fait belle*.

La musique enfle, prend de l'ampleur avec *La valse brune des chevaliers de la lune...* Le pensionnaire qui jusque-là battait la cadence du bout des semelles répond à l'invité : il se lève pour danser avec la petite ramoneuse. Il faut remonter bien loin dans le siècle pour avoir connu ça, les petits Savoyards, on guettait leur passage à l'automne pour le plaisir de voir surgir, en haut de la cheminée, leur long bonnet à pompon couvert de suie. La voisine semble opiner, peut-être se souvient-elle mais l'éclincelle de son regard fuit...

La shérif au stetson fauve a choisi la valse avec ce grand monsieur au visage gris qui m'a regardé longuement quand je suis entré ; je lui ai souri, il m'a dit : Elle était rouge, la voiture, j'ai demandé : Quelle marque, la voiture ? et lui, du tac au tac, Triumph Spitfire ! et il s'est éclipsé, emportant son mystère.

Au front de l'accordéoniste la sueur perle bientôt mais pas de pause, il est à son affaire avec les tubes éternels de la chanson française. L'animateur de la chorale assure la mélodie tout en distribuant le texte de la chanson, il tend le micro vers l'un ou l'autre, les encourage du geste et de la voix, Mais si, vous connaissez ! Tino fait un tabac avec *Le plus beau de tous les tangos du monde*. J'ai repéré en bonne place dans le cercle rapproché une résidante qui chante presque à s'époumoner,

elle sait tout par cœur, une vraie encyclopédie, passe sans problème du tango à la java, *Celle qui ensorcelle et que l'on danse les yeux dans les yeux...*

Un visiteur est arrivé, un habitué visiblement tant il serre de mains. Il enlace une petite femme à l'allure tellement fragile, on penserait à la Môme Piaf. Mais à celle de *La vie en rose* alors, car elle a pris le micro et entonne, dans sa langue natale, le portugais, une chanson alerte et joyeuse qui doit parler de jeunesse et d'amour. Son fils la regarde avec attendrissement. Puis il l'emmène danser.

L'odeur des crêpes a envahi l'agora et, avec elle, une belle ambiance de fête et d'insouciance. La télé, tout au fond, ronronne pour personne. Je dis : Ils ont l'air heureux. La soignante lâche sa poêle : Il faut leur dire Je t'aime, J'aime que tu sois en vie... Pour certains, ça fait des années qu'ils ne l'ont pas entendu.

Sur la piste, les couples tournent doucement, vont d'avant en arrière à petits pas. La maman portugaise s'est rassise. Je bavarde avec son fils. Il est là tous les jours, La famille chez nous, c'est tout. Elle adorait la fête et toutes les belles choses de la vie. *Riquita, jolie fleur de java* : elle s'est levée et claque des doigts pour faire les castagnettes en tournant le buste. Avec quelle ferveur il la regarde vivre...

N'allez pas croire que je sois comme ça... Je veux dire, heureux de vivre... Cette maladie, c'est pire que la mort...

Un silence. Je demande : Et à quel moment est-ce qu'on pleure ?

Il détourne le visage : Oh, pour ça, j'ai toute la vie...

«*Soin de vous*», C.H.Beauvais R.W.



UNE NOUVELLE
VERBICRUCISTE
EST ARRIVÉE
AU JDC.

TEST 1 !

	1	2	3	4
A				
B				
C				
D				

AVERTISSEMENT DU VERBICRUCISTE – Bonjour à tous ! Ze suis un peu fébrile car c'est ma 1^{ère} vraie grille. Z'espère que tout se passera bien pour vous...

Horizontalement

A. Ze l'adore, lui. Il fait des fois la grosse voix mais il me donne des bons. B. Mon toutou de cœur. Zadore jouer avec lui dans le jardin. C. Ça c'est le zabit de manman. Des fois ze me cache dessous. D. (*dés.*) C'est une grande ville loin. C'est là que papa a emmené manman quand ils se sont mariés.

Verticalement

1. Tous les soirs, ils me lisent des histoires dans mon lit et ze dis toujours Allez, encore une ! 2. Manman elle dit ça quand il fait très beau dans le ciel. 3. Ze suis fier parce que z'y vais tout seul. 4. (*dés.*) Ce que fait ma grande sœur qui va à la maternelle. C'est papa qui dit ça.

SOLUTIONS DU N°44

TOUR DE GRILLE – DÉCONFINEMENT POUR LE DIX MAI [POUR LE 11, IL Y AVAIT UNE LETTRE DE TROP !]

A. DECON. B. URLEF. C. OAIID [oïdia]. D. PMXIN [pramoxine]. E. TNEME [mente].

1. DUOPT [du pot]. 2. ERAMN [Ranem]. 3. CLIXE. 4. OEDIM [de moi]. 5. NFINE [enfin].